

TEXTE 3 La Civilisation, ma Mère !...

Voilà le paradis où je vivais autrefois : mer et montagne. Il y a de cela toute une vie. Avant la science, avant la civilisation et la conscience. Et peut-être y retournerai-je pour mourir en paix, un jour...

Voilà le paradis où nous vivions autrefois : arbre de roc, la montagne plongeant abruptes ses racines dans les entrailles de la mer. La terre entière, humanité comprise, prenant source de vie dans l'eau. L'Océan montant à l'assaut du ciel le long de la falaise et, jusqu'aux cimes, le long des cèdres hérissés.

Un cheval blanc court et s'ébroue sur la plage. Mon cheval. Deux mouettes s'enlacent dans le ciel. Une vague vient du fond du passé et, lente, dandinante, puissante, déferle. Explode et fait exploser les souvenirs comme autant de bulles d'écume.

Souffrance et amertume d'avoir tant lutté pour presque rien : pour être et pour avoir, faire et parfaire une existence — tout, oui, tout est annihilé par la voix de la mer. Seule subsiste la gigantesque mélancolie de l'autrefois, quand tout était à commencer, tout à espérer. Naissance à soi et au monde.

Une autre vague vient par-dessus la première et fulgure. Étincelle et ruisselle d'une vie nouvelle. Sans nombre, débordant par-delà les rives du temps, de l'éternité à l'éternité d'autres vagues naissent et meurent, se couvrant et se renouvelant, ajoutant leur vie à la vie. D'aussi loin qu'on les entende, toutes ont la même voix, répètent le même mot : paix, paix, paix...